



" Fuir la non-vie "* Cécile Oumhani - Dominique Godfard

Dominique :

“ Ecrire Pourquoi ” n'est-elle pas une question que l'écrivain ne doit jamais cesser de se poser dans la mesure où l'écriture est vécue comme une tentative de communication avec autrui (on peut très bien laisser ses " papiers " sur le disque dur de son ordinateur sans jamais les montrer à personne : c'est le cas de mon Journal) ? Il me semble en effet que le concept même de communication implique une remise en cause permanente de ce que l'on a l'intention d'apporter à l'Autre. Sur le mot " communication ", le dictionnaire des synonymes me fournit, à l'aide de deux synonymes (communion et message), une formule à laquelle j'adhère volontiers : l'écriture serait l'envoi d'un " message " dans l'espoir d'une " communion "... Gao Xingjian parle, lui, d'une " *sorte de lien de l'esprit* ". Quoi qu'il en soit, la question du *pourquoi j'écris ?* m'interpelle depuis toujours. Elle s'est matérialisée, il y a une vingtaine d'années, sous la forme d'une nouvelle intitulée " La machine à écrire " (qu'il conviendrait de rebaptiser aujourd'hui " l'ordinateur " !)... Cette nouvelle n'est pas achevée, ne le sera jamais, car la réponse ne cesse d'évoluer au fil du temps. Avec moi, mes émois (et-moi ?... la composante narcissique ne saurait être exclue) et mes tâtonnements d'éternelle apprentie écrivain. Ce qui me conduit tout naturellement à mon itinéraire d'écriture puisque la réponse à mon *pourquoi j'écris ?* se trouve en adéquation avec lui.

* Cécile Oumhani, " Le choix des mots ", communication..., 2003



Cécile :

Je ressens moi aussi l'écriture comme un besoin de communiquer avec l'Autre. Je crois qu'on écrit, dans la solitude, presque asphyxié par tout ce qu'on a voulu, cru dire et n'a pas été entendu. Un journaliste de la radio tunisienne me demandait récemment s'il s'agissait de ce qu'on ne pouvait dire ou de ce qu'on n'osait dire. Je rejoins ce que dit Dominique : l'écriture est une quête constante. Il y a des moments, des situations où on ne peut pas, d'autres où on n'ose pas et cela est lié à l'Autre auquel on cherche à dire.

L'itinéraire d'écriture



Dominique :

D'accord avec Cécile pour constater que les " pannes " sont liées à ce que l'on voudrait dire à l'Autre... mais pas seulement, dans mon cas. J'ai aussi des " éclairs " de lucidité ou de ce que je considère comme telle. Si j'en veux un exemple, tout dernièrement (à la suite d'une publication), me sont venus spontanément à l'esprit ces quelques mots : " Quelle vanité, tout de même... " Ne craint-on pas aussi de " se mettre en avant " sans avoir aucune bonne raison ni les moyens de le faire ? Le doute s'installe, me renvoyant à ce que j'écrivais plus haut sur l' " apport " à l'Autre, la teneur et la qualité du message qu'on lui envoie.

Pour revenir à mon itinéraire, il comporte plusieurs périodes (de la plus ancienne à la plus récente)

- le grand déballage : 'voilà mes tripes, Mesdames, Messieurs, il y en aura pour (et contre) tout le monde, etc.' fortement teinté d'un désir de règlement de comptes envers l'entourage, la société...
Le pourquoi, c'est une véritable thérapie que je m'offre sans avoir à m'étendre sur un divan...

- des tentatives désespérées en vue de publication (policier, fantastique...) correspondant à ce qu'un éditeur nomme " *la nécessité névrotique d'une publication* "... Je réponds à ce *pourquoi-là* : je veux être publiée, cela devient une obsession (bien sûr, ce désir ne va jamais me quitter mais se trouvera assujéti à d'autres exigences - ne pas envoyer n'importe quoi à un éditeur par exemple, prendre davantage son temps, etc.).

- Concomitamment (et heureusement), j'écris des nouvelles. Quelques-unes sont publiées ou remarquées dans des concours et très vite, je me fais attentive à l'histoire, au *sens*, étant en cela peut-être influencée par mon travail de secrétaire dans des réseaux de chercheurs en sciences humaines... Mon *pourquoi* s' "intellectualise" en quelque sorte puisqu'il s'agit de proposer une approche plus analytique et plus humaniste de situations diverses, dont je suis témoin, voire de les dénoncer par le biais (c'est-à-dire en les montrant sans jamais tenter une démonstration).

- Puis je saisis que le fond ne se suffit pas à lui-même, il faut s'attacher à la forme et donc travailler le style qui autorise à jouer sur de multiples facettes et combinaisons (lesquelles déterminent, entre autres, le genre et la qualité littéraire de l'ouvrage). *Pourquoi j'écris* alors ? Pour présenter à d'éventuels lecteurs une histoire qui serait porteuse de sens et d'une lecture accessible au plus grand nombre. Et puis j'aimerais aussi faire sourire de temps en temps, parce que, sous couvert d'humour, on peut se permettre bien des audaces ! C'est le moyen de rendre compte d'une observation distanciée.

Cécile :

" *Peut-être l'écriture surgit-elle nécessairement dans le manque ?* ",
 " *...les mots ouvrent de nouveaux possibles à l'inexpliqué* "...

(citations extraites de communications de Cécile O.)

Écrirait-on si on vivait dans un état de béatitude ? Nous sommes tous meurtris par des blessures secrètes, habités par des douleurs dont nous taisons le nom même dans notre for intérieur. Nous les frôlons chez les êtres que nous côtoyons, parfois des inconnus assis en face de nous dans une rame de métro, des proches qui soudain laissent voir au grand jour ce que nous ne savions pas. Nous entendons des voix qui se brisent au bord du vide. Nous apercevons des visages balayés par une ombre. Un mot, un silence, un regard qui s'assombrit... Et lorsqu'on est hanté par les mots, ceux que l'on écrit sur la page, tout cela chemine en nous pour devenir poème, nouvelle ou rejoindre l'espace d'un roman. Dominique évoque l'écriture de soi, qu'elle soit *déballage* ou plus discrètement thérapie. Il me semble que toute écriture est quelque part écriture de soi : ce qui change c'est la distance que l'on prend. Je parlais tout à l'heure de l'humain qui nous entoure, de ce que nous y devinons de drames secrets, de regrets tus. Si tout cela nous touche, n'est-ce pas parce que cela résonne en nous ? Cet écho montre bien l'affinité qu'il y a entre ce qui nous touche à l'extérieur et ce que nous sommes sans même nous en rendre compte. Pourrait-on écrire sur ce qui nous indiffère, nous est complètement étranger ? Ces échos sont fragmentaires. Nous les recevons au fil des jours, au hasard des chemins de la vie et ils nous interpellent. Les mots sont autant de fils qui nous permettent de tenter de tisser la toile de l'inexpliqué. Nous n'avançons pas dans la vie en pleine possession de nous-mêmes : nous avons été façonnés par le monde autour de nous. Il me semble qu'en écrivant nous tentons de briser ce qui enferme notre entendement, ce qui nous retient de voir, d'entendre. Et c'est même une responsabilité que l'on a dès qu'on se met à écrire, que ce soit pour soi-même ou pour ceux qui nous lisent. En écrivant, nous tentons de faire naître des choses que nous n'avons pas élucidées à elles-mêmes, nous cherchons nous-mêmes à naître à la part obscure qui est en nous et dans le monde que nous habitons.

Les enseignements de l'itinéraire



Dominique :

Au fil de cet itinéraire, mes *pourquoi* se sont surajoutés, entremêlés, sans qu'aucun ne disparaisse totalement. Oui, j'écris pour ne pas étouffer, pour être publiée, pour établir un lien très ténu (et hypothétique) entre un lecteur et moi...

Toutefois, ce que j'ai saisi de plus important, c'est :

- que la question du pourquoi se devait d'être doublée de la question du *pour qui* ? (puis-je visais la publication),

- que l'écriture est un apprentissage permanent dont une grande partie consiste en son corollaire : la lecture. Pour moi, lecture et écriture sont indissolublement liées... Et d'ailleurs, si j'ai une seule certitude, c'est de ne jamais arrêter de lire. Les contemporains, les classiques à l'occasion, et également la presse, car l'écrivain n'est pas une personne solitaire, coupée du monde. Au contraire : l'écrivain se nourrit et, si faire se peut, nourrit le monde. Écrire, c'est avant tout être vivante, ce qui signifie sans cesse évoluer et se remettre en cause dans un contexte en perpétuelles mutations.

Bref, j'ai appris l'exigence... et l'humilité.

Le *pour qui* : c'est le respect dû au lecteur chez qui on est " invité "... aussi faut-il prendre soin de sa " tenue ", voir et revoir sa " copie ", parfois au prix de véritables sacrifices (cette phrase qu'on aime tant et qu'il va falloir supprimer...). Une citation qui mérite qu'on s'y attarde : " *C'est moi que je corrige*, disait Yeats, *en retouchant mes œuvres* "... S'abandonner à sa seule inspiration sans l'étayer d'une réflexion, nourrir ses frustrations (sur le papier on maîtrise tout ce qu'on ne maîtrise pas dans la vie) me semblent des pourquoi de débutant. Enfin, dans mon cas...

L'apprentissage

Pourquoi l'écriture serait-elle un don ? et pourquoi, moi, serais-je douée ? Je me souviens d'un éditeur rencontré il y a une trentaine d'années (par relations, bien sûr). L'homme m'avait dit : " Il faut plus de dix ans pour faire un bon chirurgien, pourquoi n'en faudrait-il pas autant pour un écrivain ? " L'imbécile ! avais-je pensé en jeune oie blanche, aussi orgueilleuse que remplie d'illusions... L'oie, en vieillissant, adopte volontiers la définition de Brodsky :

" ... *Dans la profession d'écrivain, vous n'accumulez pas d'expérience, mais des incertitudes, qui sont un autre nom de ce métier* ". Ajoutons qu'à mon avis, l'une des principales difficultés réside dans le fameux point final : si ce n'est à l'épreuve du temps, comment évaluer soi-même le degré d'aboutissement de son travail ?

" *Les mots sont autant de fils qui nous permettent de tenter de tisser la toile de l'inexpliqué.* " nous dit Cécile et je la rejoins. Ou, plus modestement, c'est bien là mon but. J'ai un rêve, celui d'un lecteur qui se dirait : " Mais, tiens ! cette femme exprime très exactement ce dont j'avais une vague intuition... Elle formule avec des mots justes, précis, ma pensée jusque ici demeurée floue "... La mission de l'écrivain serait-elle aussi de rendre le lecteur plus apte à comprendre le monde, plus " intelligent " ? Les guillemets autorisent l'adjectif, tellement prétentieux, mais correspondant bien à ce qu'il m'est arrivé de ressentir en tant que lectrice.

Dans le cortège de la question *écrire pourquoi ?* pointent d'autres interrogations... Je viens en effet de réaliser à l'instant une chose toute simple : personne ne m'a jamais demandé d'écrire ! Pourquoi donc écrire comme lire sont-elles pour moi des activités *librement* consenties ? Je ne vois qu'une réponse : parce que j'en retire une vive satisfaction ! Résultat : *pour moi* appartient nécessairement à l'ensemble de mes *pour qui...*



Cécile :

Oui, l'écriture est pour moi aussi un apprentissage permanent. En écrivant, nous traversons des contrées, des espaces et nous changeons. Nous changeons, parce que nous nous confrontons aux mots, nous apprenons peu à peu à déjouer leurs pièges autant que ceux que nous nous tendons à nous-mêmes. Les mots nous deviennent plus familiers et peu à peu il y a tous ces chemins de traverse dont nous n'avions pas soupçonné l'existence qui s'ouvrent aux choix qui nous incombent. Parce que l'écriture est un travail exigeant qui ne se plie pas au temps du monde qui nous entoure, qui fuirait la rigueur de notre regard si nous voulions aller trop vite. Oui, écrire demande de l'humilité. Combien de nous n'ont pas été tentées de céder à l'euphorie d'un moment où les pages " coulaient " facilement pour se rendre compte ensuite que ce n'était pas du tout ce que nous devions chercher ? A l'inverse, le découragement suscité par certains passages s'efface curieusement à la relecture, quelques semaines plus tard. La patience est pour moi indispensable. Il faut pouvoir lire, relire ce que l'on a écrit, écrire, réécrire des semaines durant, parce que l'aboutissement (est-il jamais atteint ?) n'est qu'à ce prix.

Dominique parle aussi de l'apport de la lecture. Il me paraît indispensable. Non seulement celle des textes qui nous ont précédés et qu'on a sans doute trop tendance à vouloir laisser derrière soi, mais aussi ceux de nos contemporains. Peut-on ignorer ce qu'ils cherchent à nous dire, leur propre cheminement ? Ce serait un appauvrissement. J'ai besoin de lire ce qui s'écrit autour de moi, ici et ailleurs. J'ai besoin de me nourrir de la couleur, la tonalité d'autres littératures. Et lorsqu'on revient à la solitude nécessaire pour notre travail d'écriture, on porte un regard neuf sur ce que l'on a écrit, on se pose d'autres questions, on s'interroge.

2004





*Il est un piètre amant
celui qui ne sait pas
mêler son souffle au chant de sa compagne
sans s'imaginer dépossédé de lui-même...
Sentira-t-il un jour
que les voix ne sont pas faites pour le défi ?
Elles s'unissent pour émouvoir le silence
elles s'enroulent à la beauté de l'instant
comme les vrilles du liseron.*

Roseline Ferrando

Mai 2002